de virtuoses chez lesquels il était pour ainsi dire impossible de deviner des dispositions vocales, tellement ces dispositions étaient combattues et comme annihilées par les mauvaises habitudes des organes phoniques, et qui cependant, à force de travail, de soins, de patience, de volonté, sont devenus d'excellents chanteurs, à la voix énergique et parfaitement timbrée. « Les données de la voix, dit encore M. Stéphen de la Madelaine, sont tellement mystérieuses, qu'il est possible, non-seulement de se tromper, comme le font tous les jours la plupart des professeurs, sur la nature de la voix, mais sur la voix elle-même. On ne peut juger pertinemment en cette matière qu'après avoir fait des essais persévérants et dirigés d'après les règles positives de la science. Il y a, dans toutes les parties de l'art du chant, des erreurs classiquement répandues et en quelque sorte consacrées par l'usage; je ne me lasserai jamais de les combattre. J'insisterai de tout mon pouvoir sur la nécessité de laisser les lèvres du chanteur dans la position qu'elles prennent pour émettre la voix au simple état de la parole. En cela, il faut que la bouche obéisse à sa conformation particulière; il y a des sujets qui ne peuvent parler sans entr'ouvrir les lèvres comme un entonnoir; ce ne sont pas ceux qui parlent le plus naturellement; mais il faut tolérer chez eux l'effet des dispositions organiques sans le poser devant les masses comme un exemple. M. Duprez, qui est un chanteur de premier ordre, est celui de tous les sujets connus qui ouvre le plus la bouche sans arriver jusqu'à l'emphase de la prononciation. Nous l'en félicitons sincèrement, tout en déplorant l'abus qu'on a fait d'un aussi beau modèle; car lorsque les maîtres de piano qui donnent des leçons de chant exigent de leurs élèves le plus grand écartement possible des lèvres, ils ne manquent pas de s'autoriser de l'exemple qu'offre M. Duprez, dont la bouche ressemble, quand il chante, au pavillon d'une clarinette (rebords compris). Tous ces gens-là, qui sont de la meilleure foi du monde dans leurs enseignements erronés, ne savent pas qu'ils prennent ainsi l'exception pour la règle, et qu'ils violent l'un des principes les plus essentiels de la nature, en employant, pour arriver à des résultats généraux, des données particulières à tel ou tel individu. »

Nous répéterons donc, en terminant, ce que nous disions en commençant, qu'une bonne *émission* de voix, une *émission* normale et naturelle, est la qualité primordiale que doit rechercher un chanteur. Malheureusement, tous ne possèdent pas cette qualité essentielle et maîtresse. Parmi ceux des virtuoses contemporains qui se font remarquer sous ce rapport et dont l'*émission* est excellente, parfaite de tous points, nous citerons particulièrement MM. Faure, de l'Opéra; Fraschini, Delle Sedie, du Théâtre-Italien, et Mmes Miolan-Carvalho, Marie Sass, Adelina Patti, Christine Nilsson, etc.

— Méd. *Emission sanguine*. V. SAIGNÉE.

ÉMISSIONNAIRE s. (é-mi-sio-nè-re — rad. *émission*). Personne qui fait une émission, qui met en circulation des effets de commerce, des titres, des monnaies : *Un* ÉMISSIONNAIRE *de faux billets, de fausse monnaie.*

ÉMISSOLE s. f. (é-mi-so-le — altérat. du lat. *mustellus*, nom du même poisson). Ichthyol. Genre de poissons cartilagineux, formé aux dépens des squales : *Les* ÉMISSOLES *ont de nombreux rapports avec le milandre.* (A. Guichenot.)

Encycl. Ce genre de poissons cartilagineux est très-voisin des squales ou chiens de mer, aux dépens desquels il a été formé; d'un autre côté, il a beaucoup d'affinités avec les raies. Les *émissoles* ont leurs branchies dénuées de membranes et d'opercules; la forme de leurs dents suffit pour les distinguer des squales. Très-comprimées de haut en bas et seulement un peu convexes, ces dents figurent des losanges, des ovales ou des cercles, et ne s'élèvent en pointe dans aucune de leurs parties; elles appartiennent à la catégorie des dents dites en pavé; disposées sur plusieurs rangs, elles paraissent comme incrustées dans les mâchoires, où elles forment une sorte de mosaïque très-régulière. Ces dents sont plus aptes que celles des squales à broyer et à diviser. Les *émissoles* ont l'estomac muni de plusieurs appendices situés auprès du pylore. Ces poissons ont beaucoup d'analogie avec les milandres. On n'en connaît que deux espèces, regardées pendant longtemps comme deux variétés d'un même type, et qu'on trouve à la fois dans les mers d'Europe et dans l'océan Pacifique. L'*émissole commune* se reconnaît à sa nageoire dorsale triangulaire; le corps de ce poisson est d'un gris cendré ou brun en dessus, et blanchâtre en dessous. On en mange la chair sur les côtes de la Méditerranée. L'*émissole étoilée*, appelée aussi *lentillac* ou *lentillat*, se reconnaît à des taches blanches, semblables à des étoiles et à des lentilles, répandues sur tout le corps, mais plus grandes et moins nombreuses sur le dos; elle atteint d'assez grandes dimensions.

EMLY, ville et paroisse d'Irlande, dans l'ancienne prov. de Munster, comté de Tipperary, à 28 kilom. S.-O. de Cashel; 3,000 hab. Autrefois siége d'un évêché métropolitain du Munster, transporté aujourd'hui à Cashel.

EMLYN (Thomas), théologien anglais, né à Stamford (comté de Lincoln) en 1663, mort en 1743. Après avoir été chapelain de la comtesse Donegal, depuis mariée à sir William Franklin, il fit un voyage en Angleterre et en Irlande, et entra dans la congrégation des non-conformistes de Dublin. Ayant alors détruit toute l'économie du dogme de la Trinité, en admettant la prééminence du Père sur les deux autres personnes, il souleva contre lui des colères qui le contraignirent à quitter l'Irlande. A Londres, il écrivit sur le même sujet, fut poursuivi en justice et subit deux ans de détention. Cette existence si agitée se prolongea cependant jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Du reste, malgré son hérésie, Emlyn menait une vie irréprochable, et était, dans la discussion, d'une grande modération. Il a publié : l'*Histoire des plaids de la couronne par le lord-chief de justice* (1736, 2 vol. in-fol.) et des livres de controverse : *Défense du culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les principes des unitaires* (1706); *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême* (1710). Dans ce dernier ouvrage, il émet l'opinion que la grâce du baptême pourrait bien se communiquer de père en fils, comme le péché originel qu'elle est chargée d'effacer.

EMMA ou **IMMA**, princesse française, parente, quelques historiens disent fille, de Charlemagne, morte en 837. Une tradition romanesque rapporte que, sensible à l'amour d'Eginhard, secrétaire de l'empereur, elle lui accorda un rendez-vous nocturne dans le palais; une neige épaisse étant tombée pendant la nuit, elle porta son amant sur ses épaules à travers un jardin qui séparait leurs appartements, dans la crainte que l'empreinte de ses pas ne les trahît tous deux. Charlemagne, levé avant le jour, fut témoin de cette scène, et, touché du dévouement de sa fille, la maria à Eginhard. Cette légende poétique, qui a inspiré un poëme charmant à Millevoye, ne paraît avoir aucun fondement historique. V. EGINHARD.

EMMA ou **EMINE**, reine de France, qui vivait dans la seconde moitié du Xe siècle. Elle était fille du roi d'Italie Lothaire II et d'Adélaïde de Bourgogne. En 966, elle épousa le roi de France Lothaire, sur l'esprit duquel elle acquit une grande influence. Après la mort d'Othon II (983), Lothaire, voulant affranchir la Lorraine de la suzeraineté de l'Allemagne, envahit cette province, s'empara de Verdun, puis, laissant la garde de cette ville à sa femme, il marcha en avant. L'année suivante, les impériaux se présentèrent devant cette ville. « Emma, disent les auteurs des *Femmes militaires de la France*, fut assiégée par une armée nombreuse. Après avoir pris elle-même toutes les mesures propres à assurer une vigoureuse résistance, elle se mit à la tête de la garnison pour repousser les attaques, et parvint à se maintenir assez longtemps pour que Lothaire pût arriver avec ses troupes et forcer l'ennemi à lever le siége. » L'énergie, l'habileté, le courage désespéré du roi et de son épouse Emma eurent ce résultat, de contenir jusqu'à la fin du règne de Lothaire toute rébellion, d'empêcher l'éclat du mécontentement; mais ce fut tout. Nous voudrions terminer ici cette biographie, et laisser croire à nos lecteurs que l'héroïque Emma avait autant de vertu que de courage; mais, en historien fidèle, nous ne pouvons passer sous silence les relations criminelles de la reine avec Adalbéron, le beau, le jeune, l'éloquent évêque de Laon; nous ne pouvons négliger de dire que la mort prématurée de Lothaire (986) fut regardée comme le résultat d'un crime, et qu'Emma fut accusée d'avoir préparé le poison. Toutefois elle devint régente après la mort de son époux; mais, presque aussitôt, Hugues Capet, pour s'emparer du trône, souleva contre elle les principaux seigneurs. Charles, duc de Lorraine, et frère du roi défunt, qui avait toujours montré une grande indignation au sujet de la conduite d'Emma, lui fit la guerre, s'empara de sa personne et de celle d'Adalbéron; on ignore de quelle façon il se vengea; mais il est à croire que sa vengeance fut terrible.

EMMA ou **EMME**, reine d'Angleterre, morte en 1046. Sœur, et non pas, comme l'ont dit quelques biographes, fille de Richard, quatrième duc de Normandie, elle devint l'épouse d'Ethelred, roi d'Angleterre, qui espérait « être soutenu par le petit-fils de Rolf contre la puissance des rois du Nord. » A son arrivée en Angleterre, les Saxons changèrent le nom d'Emma en celui d'Alfghive, qui signifiait : *Présent des génies.* Singulier surnom pour une femme à l'âme étroite, basse, au cœur égoïste et corrompu, dont la vie fut marquée par tant d'actions odieuses.

En 1016, Ethelred meurt, et Knut devient roi, tandis qu'Emma et les deux fils qu'elle a eus de son époux se réfugient à la cour de Normandie. Richard, désespérant de pouvoir renverser le nouveau conquérant pour mettre à sa place un de ses neveux, sacrifie ceux-ci à sa politique, à son ambition, et propose au roi danois d'épouser sa sœur, la veuve d'Ethelred. Emma donne elle-même son approbation à ce projet, laissant en doute, disent les chroniqueurs, qui d'elle ou de son frère se déshonorerait le plus. Ce mariage qui ne pouvait que servir les projets de Knut, parce qu'il le rendait moins étranger à l'Angleterre et lui assurait l'alliance de Richard, eut lieu vers 1018; un fils naquit de cette union, Hardeknut.

Knut meurt en 1035, et aussitôt on court aux armes. D'un côté on s'apprête à se battre pour Harald, un prince danois, de l'autre pour Hardeknut; mais la guerre civile n'a pas lieu. Emma, lâche et traîtresse, fait la première sa soumission et livre au rival de son fils les trésors amassés par Knut.

Emma, s'il faut en croire certains chroniqueurs, alla plus loin encore; ce n'était pas assez de la trahison, elle en arriva au crime, à l'infanticide. Voici le fait tel qu'il est raconté par Augustin Thierry, qui, lui, semble ne pas oser conclure : « Il arriva dans le même temps (1036) un événement tragique dont le récit ne nous est parvenu qu'enveloppé de beaucoup d'obscurité. Une lettre d'Emma, qui vivait à Londres en bonne intelligence avec le roi Harald, fut envoyée, à ce qu'il paraît, aux deux fils d'Ethelred, en Normandie. Leur mère les informait par cette lettre que le peuple anglo-saxon semblait disposé à faire roi l'un d'entre eux et à secouer le joug du Danois; elle les invitait à se rendre secrètement en Angleterre, afin de s'entendre avec elle et avec leurs amis. Soit que la lettre fût vraie ou qu'elle fût supposée, les fils d'Ethelred la reçurent avec joie, et le plus jeune des deux, nommé Alfred, s'embarqua, du consentement de son frère, avec une troupe de soldats normands et boulonnais. Ce dernier point était contraire aux instructions données par Emma, si toutefois l'invitation qui parut venir d'elle n'était pas une fourberie du roi Harald et un piége tendu de sa main.

» Le jeune Alfred prit terre à Douvres et s'avança au sud de la Tamise, pays où il devait rencontrer le moins de dangers et d'obstacles, parce que les Danois n'y habitaient pas en grand nombre. Godwin alla à sa rencontre, peut-être pour éprouver ce dont il était capable et pour concerter en commun avec lui quelque plan de délivrance nationale. Il le vit entouré d'étrangers, venus à sa suite pour partager la haute fortune qu'il espérait trouver chez les Anglais, et cette vue changea subitement en malveillance pour Alfred les bonnes dispositions du chef saxon. Un ancien historien fait tenir à Godwin, dans cette circonstance, devant les autres chefs rassemblés, un discours où il leur représente qu'Alfred est venu escorté de trop de Normands, qu'il a promis à ces Normands des possessions en Angleterre, et qu'on ne doit point laisser s'impatroniser dans le pays cette race d'étrangers connue dans le monde par ses ruses et son audace. Quoi qu'il en ait été de cette harangue, Alfred fut abandonné, sinon trahi, par Godwin et par les Saxons, qui, à la vérité, ne l'avaient point appelé d'outre-mer, ni attiré d'avance dans le péril où ils le laissaient. Les officiers du roi Harald, avertis de son débarquement, le surprirent avec ses compagnons, dans la ville de Guildford, pendant qu'ils étaient désarmés et dispersés dans plusieurs maisons. Ils furent tous saisis et garrottés, sans que personne essayât de les défendre.

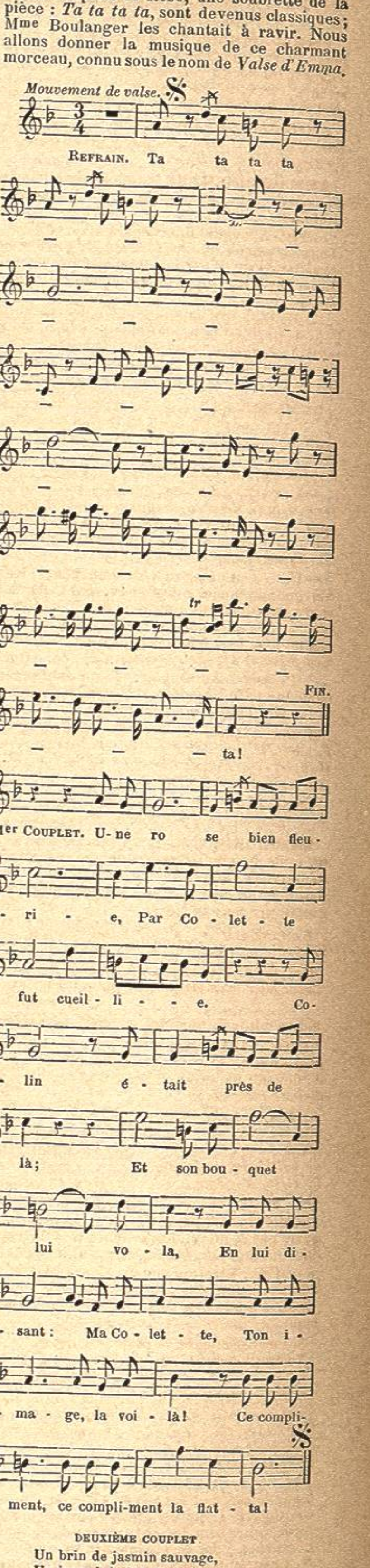
» Plus de six cents étrangers avaient suivi le jeune Alfred; on les sépara de lui et ils furent traités de la façon la plus barbare; neuf sur dix périrent dans d'horribles tortures; le dixième seul obtint grâce de la vie. Le fils d'Ethelred, transféré dans l'île d'Ely, fut traduit devant des juges qui le condamnèrent à perdre les yeux comme violateur de la paix publique. Emma, sa mère, ne fit aucune démarche pour le sauver de ce supplice, dont il mourut; elle délaissa l'orphelin, dit un vieux chroniqueur, et d'autres historiens lui reprochent d'avoir été complice de sa mort. Cette dernière assertion est inadmissible; mais une circonstance singulière, c'est qu'Emma, exilée peu de temps après d'Angleterre par le roi Harald, ne se rendit point en Normandie, auprès de ses propres parents et du second des fils d'Ethelred. Ella alla en Flandre quêter un asile étranger et s'adressa au second fils de Knut, en Danemark, pour l'inviter à venger son frère maternel, le fils d'Ethelred, assassiné, disait-elle, par Harald et trahi par Godwin. »

Emma n'apparaît point sous le règne de son fils Hardeknut, dont elle n'avait pas su soutenir les droits et qui était monté sur le trône à la mort de Harald en 1040; mais on la retrouve à la cour de son troisième fils Edouard, successeur de Hardeknut. Elle semble même avoir pris une grande part à la politique de ce prince, politique maladroite qui devait amener bientôt son renversement. Nous la voyons, toujours vaine et vile, amasser des trésors que son fils un jour l'oblige à restituer, et toujours amoureuse de plaisirs, quoique vieille, avoir pour amant l'évêque de Winchester, un de ses parents. On raconte même qu'accusée publiquement de ce crime par le comte de Kent elle fut obligée de se justifier par les moyens barbares alors en usage, c'est-à-dire en marchant sur des fers rougis au feu. On ne dit pas comment elle soutint cette rude épreuve.

Emma ou le Soupçon, opéra-comique en trois actes, paroles de Marsollier, musique de Fay, représenté sur le théâtre Feydeau le 16 octobre 1799. Cette pièce offrait un intérêt réel : les situations étaient bien amenées; mais le caractère du principal personnage tranchait trop fortement sur ceux des héros ordinaires de l'opéra-comique. La partition, travaillée à l'excès, offrait de nombreuses réminiscences. On y trouvait néanmoins des morceaux très-remarquables.

Emma ou la Promesse imprudente, opéra-comique en trois actes et en prose, paroles de Planard, musique de M. Auber, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 7 juillet 1821. Ce livret romanesque, mais plein d'intérêt, inspira à M. Auber une délicieuse partition, empreinte de cette fraîcheur juvénile qui est le printemps du talent. Elle fortifia la réputation naissante du compositeur, qui était sorti de page l'année précédente seulement, en donnant la *Bergère châtelaine.*

Les couplets de Rose, une soubrette de la pièce : *Ta ta ta ta*, sont devenus classiques; Mme Boulanger les chantait à ravir. Nous allons donner la musique de ce charmant morceau, connu sous le nom de *Valse d'Emma.*



DEUXIÈME COUPLET

Un brin de jasmin sauvage,
Un jour, lui plut davantage.
Colin, en passant par là,
Son bouquet encor vola,
En lui disant : « Ma Colette,
Ton sein est blanc comme ça. »
Ce compliment (*bis*) la charma!
Ta ta ta, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un œillet à la bergère
Le lendemain sut mieux plaire.
Colin, toujours près de là,
Son bouquet encor vola.
« Ta douce haleine, Colette,
Doit enivrer comme ça! »
Et Colin (*bis*) s'en assura!
Ta ta ta, etc.

EMMABURG ou **EINEBURG**, château de Prusse, à 14 kilom. environ d'Aix-la-Chapelle. C'était, dit-on, un rendez-vous de chasse de Charlemagne. Ce manoir, dont il ne reste plus que des ruines, aurait été, selon la tradition, le théâtre des amours d'Emma, la fille de Charlemagne, et d'Eginhard.

EMMAGASINAGE s. m. (an-ma-ga-zi-na-je — rad. *emmagasiner*). Action d'emmagasiner : EMMAGASINAGE *de marchandises. Payer les frais d'*EMMAGASINAGE.

EMMAGASINANT (an-ma-ga-zi-nan) part. prés. du v. Emmagasiner : *Sur la droite de la Tamise, les docks, comme autant de rues maritimes, arrivent en travers, dégorgeant ou* EMMAGASINANT *les navires.* (H. Taine.)

EMMAGASINÉ, ÉE (an-ma-ga-zi-né) part. passé du v. Emmagasiner : *Marchandises* EMMAGASINÉES.

EMMAGASINEMENT s. m. (an-ma-ga-zine-man — rad. *emmagasiner*). Syn. d'EMMAGASINAGE.

— Fig. Accumulation successive : *L'expérience ne prouve que trop qu'il peut y avoir un* EMMAGASINEMENT *de connaissances qui ne constitue pas l'éducation intellectuelle.* (Dupanloup.)

— Photogr. Phénomène qui consiste dans l'absorption de la lumière chimique par certaines substances, lorsqu'elles sont exposées à l'insolation, absorption qui les rend impropres aux usages ordinaires de la photographie.

EMMAGASINER v. a. ou tr. (an-ma-ga-zi-né — de *en*, et de *magasin*). Mettre en magasin : EMMAGASINER *des marchandises. On devrait encourager en Europe la culture d'un blé qu'on ne peut* EMMAGASINER. (B. de St-P.)

— Par ext. Amasser, entasser : *Ce garçon* EMMAGASINE *dans sa chambre un tas de curiosités, achetées à bon marché.* (Balz.) ‖ Recevoir, accumuler en soi : *La vessie* EMMAGASINE *l'urine sécrétée par les reins.*

— Fig. Accumuler successivement des idées, des connaissances, des souvenirs : *La mémoire* EMMAGASINE *le passé. J'ai vu autant et plus de tableaux que vous; ma tête en* A EMMAGASINÉ *plus que tous les potentats du monde n'en peuvent acquérir.* (Grimm.)

— Photogr. Accumuler en soi la lumière chimique : *Un collodion qui* A EMMAGASINÉ *de la lumière cesse d'être sensible.*

S'emmagasiner v. pr. Etre emmagasiné : *Ces débris, triés par sortes,* S'EMMAGASINENT *chez les marchands de chiffons en gros qui fournissent les papeteries.* (Balz.)

EMMAIGRI, IE (an-mè-gri) part. passé du v. Emmaigrir : *Personne* EMMAIGRIE.

EMMAIGRIR v. a. ou tr. (an-mè-grir — de *en*, et de *maigrir*). Rendre maigre : *Le jeu* EMMAIGRIT *cet enfant.*

— v. n. ou intr. Devenir maigre : *Cet enfant* EMMAIGRIT *tous les jours.*

S'emmaigrir v. pr. Devenir maigre : *Je ne serais pas fâché de* M'EMMAIGRIR *un peu.*

Moi jaloux! Dieu m'en garde, et d'être assez badin
Pour aller *m'emmaigrir* avec un tel chagrin!
MOLIÈRE.

‖ Les éditions récentes portent *m'amaigrir.*

EMMAIGRISSEMENT s. m. (an-mè-gri-se-man — rad. *emmaigrir*). Action d'emmaigrir, de devenir maigre : *L'*EMMAIGRISSEMENT *de ce malade est sensible.*

EMMAILLER (S') v. pr. (an-ma-llé; *ll* mll. — de *en*, et de *maille*). Se réunir maille à maille; s'enchevêtrer : *Immense entassement de bailliages et de seigneuries, se croisant sur la ville, se gênant, s'enchevêtrant,* S'EMMAILLANT *de travers.* (V. Hugo.) ‖ Peu usité.

EMMAILLOTTÉ, ÉE (an-ma-llo-té; *ll* mll.) part. passé du v. Emmaillotter. Enveloppé dans un maillot : *Un enfant* EMMAILLOTTÉ.

— Fam. Etroitement enveloppé, serré, mis à l'étroit : *Une femme* EMMAILLOTTÉE *dans ses jupes. Un homme* EMMAILLOTTÉ *dans son manteau.*

Sur un axe allongé, la poule et le canard
Tournent *emmaillottés* d'un vêtement de lard.
BERCHOUX.

— Fig. Etroitement enfermé : *Sa pensée se montra, dès le début de son discours, si bien* EMMAILLOTTÉE *dans des langes mystérieux, que, malgré moi, je cessai de lui prêter une attention soutenue.* (X. Saintine.)

— Entom. Se dit des nymphes dont l'enveloppe laisse voir les diverses parties de l'insecte parfait, qui s'y trouve comme emmaillotté; telles sont les chrysalides des papillons nocturnes : *La chrysalide est un papillon si bien* EMMAILLOTTÉ, *qu'il ne peut faire aucun usage de ses membres.* (Bonnet.)

EMMAILLOTTEMENT s. m. (an-ma-llo-te-man; *ll* mll. — rad. *emmaillotter*). Action d'emmaillotter : *Rousseau a fait cesser l'*EMMAILLOTTEMENT *des enfants.* (Complém. de l'Acad.)

EMMAILLOTTER v. a. ou tr. (an-ma-llo-té; *ll* mll. — de *en*, et de *maillot*). Revêtir d'un maillot, envelopper dans des langes : *Les sauvages n'*EMMAILLOTTENT *pas leurs enfants. Les pays où l'on* EMMAILLOTTE *les enfants sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de noués et de cagneux.* (J.-J. Rouss.) *Il faut qu'on* EMMAILLOTTE *l'enfant qui vient de naître, qu'on le nourrisse avec soin, qu'on le protége.* (X. Marmier.)

— Par ext. Serrer étroitement, envelopper comme dans un maillot : *Arbogaste dédaigna de revêtir la pourpre; il en* EMMAILLOTTA *un Romain jadis son secrétaire.* (Chateaub.) ‖ Tenir à l'étroit, avec un nom de vêtement pour sujet : *Les condamnés aux présides balayent la ville et enlèvent les immondices, sans quitter les haillons qui les* EMMAILLOTTENT. (Th. Gaut.)

— Fig. Donner une sphère, des bornes, des limites étroites à : *Le temps n'est plus où l'on* EMMAILLOTTAIT *la vie pour la mieux développer.* (Félix.) *Gardons-nous de croire que le Créateur nous ait donné la raison pour l'*EMMAILLOTTER. (J. Simon.) *Un regard, un geste, a souvent été le supplément des idées qui résistaient à tous les mots dans lesquels il aurait fallu les* EMMAILLOTTER. (Champfleury.)

S'emmaillotter v. pr. Se mettre à l'étroit dans un vêtement : *Cette femme ne s'habille pas, elle* S'EMMAILLOTTE.

— Emmaillotter, envelopper à soi : *Le major Chasot* S'ÉTAIT EMMAILLOTTÉ *la tête, et avait feint une grosse maladie pour avoir la permission d'aller à Paris.* (Volt.)

— Théâtre. Se revêtir du maillot, en parlant d'une danseuse ou d'un danseur.

— **Antonyme.** Démaillotter.

EMMANCHE s. f. (an-man-che). Blas. Syn. peu usité d'ÉMANCHE.

EMMANCHÉ, ÉE (an-man-ché) part. passé du v. Emmancher. Pourvu d'un manche, adapté à un manche : *Marteau solidement* EMMANCHÉ. *Rasoir richement* EMMANCHÉ.

— Par anal. Muni d'un appendice de forme allongée comme celle d'un manche : *Une pipe* EMMANCHÉE *dans un long tuyau.*

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec *emmanché* d'un long cou.
LA FONTAINE.

‖ Attaché, en parlant des membres : *Un bras mal* EMMANCHÉ. ‖ Se dit surtout dans les arts, pour exprimer la manière dont sont rendues les attaches des membres.

— Fig. Entamé, engagé : *Que dites-vous de cette affaire? Comment vous paraît-elle* EMMANCHÉE? (Mme de Sév.) ‖ Ajusté, assemblé, combiné : *Il est sage naturellement, et, par une suite de pensées* EMMANCHÉES *à gauche, il joue le fou et le débauché.* (Mme de Sév.)

— Blas. Se dit des outils, instruments et autres objets du même genre qui ont un manche d'un émail particulier : *De Faouc : D'azur, à trois faux d'argent* EMMANCHÉES *d'or.* ‖ S'emploie quelquefois au lieu d'ÉMANCHÉ.

EMMANCHEMENT s. m. (an-man-che-man — rad. *emmancher*). Action d'adapter un manche; état d'un objet emmanché : *L'*EMMANCHEMENT *d'un outil, d'un couteau. Un* EMMANCHEMENT *solide.*

— Par anal. Manière dont les membres sont attachés; manière dont les attaches des membres sont représentées dans une œuvre d'art.

EMMANCHER v. a. ou tr. (an-ma-nché — de *en*, et de *manche*). Munir d'un manche, adapter un manche à : EMMANCHER *un couteau, une faux.* EMMANCHER *un balai. L'homme imagina d'*EMMANCHER *une pierre tranchante pour en faire une hache.* (Volney.)

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il *avait emmanché* sa cognée.
LA FONTAINE.

— Fig. Entamer, commencer, mettre en train : EMMANCHER *une affaire.*

— v. n. ou intr. Mar. Entrer dans la Manche ou dans un bras de mer quelconque. ‖ On écrit aussi ENMANCHER.

S'emmancher v. pr. Etre emmanché, muni d'un manche; être enchâssé sur un manche : *Ce n'est pas ainsi que ces outils doivent* S'EMMANCHER.

— Fig. Etre engagé, mis en train; prendre une certaine tournure : *Cette affaire* S'EMMANCHE *mal. La négociation* S'EST *mal* EMMANCHÉE. *Cela ne* S'EMMANCHERA *pas aisément.*

— **Antonyme.** Démancher.

EMMANCHEUR s. m. (an-man-cheur — rad. *emmancher*). Ouvrier qui adapte des manches aux instruments, aux outils.

EMMANCHURE s. f. (an-man-chu-re — rad. *emmancher*). Ouverture pratiquée à la partie supérieure d'un vêtement pour y adapter les manches, ou pour laisser passer les bras : *Les* EMMANCHURES *d'une robe, d'une redingote, d'un gilet. Une chemise étroite d'*EMMANCHURES. *Tenir ses pouces dans les* EMMANCHURES *de son gilet.*

EMMANDRINER v. a. ou tr. (an-man-driné — de *en*, et de *mandrin*). Techn. Syn. de MANDRINER.

EMMANNEQUINÉ, ÉE (an-ma-ne-ki-né) part. passé du v. Emmannequiner : *Arbre* EMMANNEQUINÉ.

EMMANNEQUINER v. a. ou tr. (an-ma-ne-ki-né — de *en*, et de *mannequin*). Arboric. Mettre les racines d'un arbre, qu'on vient de relever en motte, dans un mannequin ou panier à claire-voie, afin d'empêcher cette motte de se briser : *On* EMMANNEQUINE *principalement les arbres verts.* (Bosc.) ‖ V. PLANTATION.

EMMANTELÉ, ÉE (an-man-te-lé) part. passé du v. Emmanteler. Enveloppé d'un manteau : *Enfant chaudement* EMMANTELÉ.

— Par ext. Couvert, enveloppé :

Tu portes aux tiens la béchée,
A tes fils non encor ailés,
D'un blanc duvet *emmantelés.*
RONSARD.

— Fortif. Entouré de murs, de bastions : *Une place* EMMANTELÉE. ‖ Vieux en ce sens.

— Ornith. *Corneille emmantelée*, Espèce de corneille qui a le dessous des ailes d'un gris cendré et le reste du corps noir. ‖ Les naturalistes disent généralement CORNEILLE MANTELÉE.

EMMANTELER v. a. ou tr. (an-man-te-lé — de *en*, et de *mantel*, qui se disait pour *manteau*. Prend un accent grave sur le deuxième *e* devant une syllabe muette). Couvrir, envelopper d'un manteau : EMMANTELER *un vieillard.*

— Fortif. Entourer d'une enceinte, d'un système de défense. ‖ Vieux en ce sens, bien que DÉMANTELÉ n'ait pas vieilli.

EMMANUEL ou **EMANUEL** (BEN SALOMON), célèbre poëte, grammairien et commentateur juif, né à Rome, qui vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il habita longtemps Fermo, dans la marche d'Ancône, où il composa la plus grande partie des pièces de vers qui l'ont mis au rang des meilleurs et des plus élégants poëtes hébraïques. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaire sur le Pentateuque* (5 vol. in-fol.); *Commentaires sur les Prophètes, sur les Psaumes, sur Job, sur le Cantique des cantiques, sur Ruth et Esther*, restés manuscrits; *Commentaires sur les Proverbes* (1487, in-fol.); *Compositions poétiques* (Brescia, 1491, et Constantinople, 1535, in-4o); la *Pierre de touche*, ouvrage de grammaire fort important, resté inédit.

EMMANUEL ou **MANOEL**, surnommé l'**Heureux** et le **Grand**, roi de Portugal, né en 1469, mort en 1521. Il succéda à Jean II en 1495, et hérita en 1498 du royaume de Castille. Ardent catholique, il expulsa de ses Etats, à l'instigation de sa première femme, Isabelle de Castille, les Maures et tous les Juifs, même ceux qui y étaient établis depuis une longue suite de générations, et rendit une ordonnance qui exemptait de l'impôt et de la dîme tous les ecclésiastiques du royaume. Son règne fut marqué par plusieurs faits glorieux; c'est sous lui qu'eut lieu l'expédition de Jama, que le Brésil fut conquis, qu'Alphonse d'Albuquerque s'empara de l'île d'Ormuz et de celle de Goa, etc. Ce prince fit aussi plusieurs expéditions en Afrique, à la suite desquelles il envoya à Léon X le fameux Tristan de Cunha avec une ambassade nombreuse et des produits de tous les pays conquis par les Portugais. Cette mémorable ambassade porta ses fruits; la bulle du 3 novembre 1514 attribua aux Portugais toutes les terres qu'ils découvriraient. Ce prince réalisa en outre plusieurs réformes dans l'administration intérieure du royaume et porta de rudes coups à la féodalité. On lui a attribué une *Histoire des Indes* dont il ne reste que des fragments.

EMMANUEL (Charles), astronome français, né à Paris en 1810, d'une famille de commerçants. Après de bonnes études, faites en partie au collége Charlemagne, en partie au collége Bourbon, il s'adonna avec ardeur à la littérature, à l'étude du droit, de l'histoire et des sciences. Parmi ces dernières, l'astronomie attirait surtout son esprit critique et curieux, et bientôt elle l'absorba presque sans réserve. En lisant les ouvrages des maîtres tant anciens que modernes, M. Emmanuel crut reconnaître que, par suite d'inconcevables distractions de quelques-uns, et d'interprétations fausses données aux principes de quelques autres, la science astronomique s'était complétement fourvoyée; et c'est à la ramener à la logique des calculs et des faits qu'il consacra depuis lors sa vie, ses ressources, et un courage que les obstacles n'ont fait que grandir. Dans des conférences publiques, dans des revues, dans des journaux, M. Emmanuel dévoilait les erreurs qu'il avait aperçues, exposait une astronomie nouvelle, et harcelait de ses provocations ardentes et tenaces les savants de l'Institut et de l'Observatoire, qui refusaient obstinément à ses idées l'honneur du combat, et quelquefois même le simple examen. Il obtint pourtant, en 1850, qu'une commission fût chargée du soin d'en prendre connaissance, et de les réfuter ou de les ratifier. Mais, après un intervalle de dix mois, la commission se sépara, et ses deux rapporteurs, MM. Liouville et Babinet, déclarèrent, sans motiver d'ailleurs leur assertion, que les affirmations de M. Emmanuel étaient *plus qu'erronées et tout au plus bonnes à mettre au panier avec les rêveries sur la quadrature du cercle.* Révolté de ce procédé, qu'il qualifiait de *conspiration du silence*, M. Emmanuel, sans renoncer à montrer de temps en temps le poing à ses dédaigneux *ennemis*, s'adressa plus particulièrement au public. Dans ses conférences, et dans une série d'ouvrages intitulés : *Astronomie nouvelle, Notice sur la lune, Notice sur les déviations du pendule, Conférences astronomiques, Lettre à l'Académie, Réponse à un savant, Camarilla scientifique, Réponse à M. Leverrier, Religion et tolérance de M. Leverrier, Abcd astronomique*, etc., le réformateur s'efforça, en critiquant et en ridiculisant la doctrine régnante, d'exposer la nouvelle, qui peut se résumer ainsi :

« L'école dominante croit et enseigne que les deux mouvements simultanés de la terre, rotation en un jour et translation en un an, s'accomplissent dans une seule et même direction, d'occident en orient. M. Emmanuel affirme, lui, que la direction du mouvement annuel de notre planète est nécessairement opposée et diamétralement contraire à la direction de son mouvement diurne. D'après l'école, la durée de la rotation terrestre ne serait que de 23 heures 56 minutes; suivant M. Emmanuel, elle est de 24 heures. La fonction du soleil ne se borne pas seulement à retenir dans son giron les planètes toujours prêtes à s'enfuir; le soleil remplit un double rôle : il est le *moteur impulsif* des planètes en même temps que leur *centre attractif*, c'est-à-dire que, par son mouvement de rotation, il détermine leurs mouvements de translation. Contrairement à l'opinion reçue, qui admet que l'attraction du soleil s'exerce en raison inverse du carré de la distance, M. Emmanuel croit que l'attraction solaire s'exerce en raison inverse de la simple distance. Il s'appuie sur l'autorité de Kepler, dont Newton aurait mal interprété les lois; et il modifie en ces termes, ou plutôt il remplace ainsi la formule de l'astronome anglais : *La résultante de toutes les forces quelconques qui agissent sur la marche des planètes est en raison inverse de la racine carrée de leurs distances au soleil.* Prenant un peu trop à la lettre la première loi de Kepler, l'école regarde les orbites que parcourent les planètes comme des ellipses géométriques à deux foyers, l'un occupé par le soleil, l'autre occupé par un point mathématique qui jouerait aussi son rôle. L'école se trompe; les orbites des planètes sont des courbes fermées d'un genre à part et qui n'ont qu'un seul foyer. Ce sont, si l'on veut, des ellipsoïdes sur le grand axe desquels le soleil occupe une position excentrique. La forme ellipsoïdale des orbites planétaires prouve que la force centripète et la force centrifuge auxquelles obéissent les planètes sont inégales. L'étude attentive des phénomènes fait voir, en outre, que la force centripète est en raison inverse de la distance, comme l'affirmait Kepler, tandis que la force centrifuge est proportionnelle au carré de la vitesse, comme l'a démontré Huyghens. La véritable égalité, celle qui assure la stabilité du système planétaire, n'est pas là; elle existe entre la force d'attraction et la force d'impulsion, qui résident toutes les deux au sein du même soleil. Or, si l'attraction est la même chose que la force centripète, il ne faut pas confondre l'impulsion avec la force centrifuge, qui n'existerait pas sans elle, il est vrai, mais qui dépend à la fois de la direction tangentielle de la vitesse, de l'intensité du mouvement impulsif, et de la courbure des arcs... L'école a cru voir la loi générale de l'attraction dans un rapport particulier qui n'est que la loi des *sinus verses*, etc... »

Ce n'est pas ici le lieu de juger les idées dont on vient de lire l'exposé succinct. Les principales seront examinées, et, s'il y a lieu, soutenues aux articles qui les concernent. Toutefois, lorsque, après avoir lu les ouvrages de M. Emmanuel, on veut chercher la cause des refus d'examen que les savants du monde officiel opposent obstinément à toutes les provocations d'un astronome de bonne foi, instruit et consciencieux, on est tenté très-souvent de la découvrir dans un défaut particulier de son style. Comme les théologiens, M. Emmanuel ne sait pas définir; or rien n'est propre à éterniser une dispute comme l'emploi de mots insuffisamment définis. Quel est, par exemple, le *sens du mouvement annuel* de la terre autour du soleil? Il est, répond M. Emmanuel, *d'orient en occident.* Il est, dit l'école, *d'occident en orient.* Or voici que, dans sa *Première conférence* (p. 57), M. Emmanuel écrit : « Toutes les planètes se transportent autour du soleil dans la direction où le soleil tourne lui-même sur son axe. » Eh bien! les savants disent absolument la même chose; en sorte que, si la terre de M. Emmanuel et celle des savants se trouvaient en même temps sur un même point de l'écliptique, elles chemineraient constamment ensemble, et ne formeraient qu'un seul globe en mouvement. On peut qualifier ce mouvement par des expressions différentes, suivant les différentes manières de l'envisager; mais, si on le représente à l'aide d'une courbe continue, il reste unique et concordant pour les yeux comme pour l'esprit; seulement, dans le système de M. Emmanuel, il change de nom en changeant de station. Cet exemple des inconvénients qu'il y a à ne pas définir les mots n'est pas le seul qu'on puisse tirer des ouvrages de notre astronome. Quoi qu'il en soit, nous aimons à rendre à la sagacité et au rare courage de M. Emmanuel un hommage de sympathie et d'impartialité que la postérité ratifiera justement. Les critiques qu'il a formulées font ressortir très-nettement les vices de certaines démonstrations classiques et obligeront à y apporter des réformes avantageuses. Au reste, les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés (*observatoire portatif, pantographe astronomique et géodésique, alphabet astronomique*), et l'ingénieuse méthode qu'il a publiée sous le nom de *clavier astronomique*, placent M. Emmanuel à la tête